

# Le ROI DU PLATINE

Par NORMAN SILVER

(Adaptation de Pierre LUGUET et Gabrielle KARN)

—Pourriez-vous me dire, de manda enfin l'ancien prospecteur, combien est évaluée la fortune de Robert Tangye.

—Entre deux et trois millions. Dans les spéculations surtout. Le platine a pu fournir un million. Mais Tangye est un de ces hommes les plus puissants du marché de Londres. Il a toujours eu pour règle de conduite de ne jamais s'engager à fond. Il travaille pour un bénéfice régulier et le réalise. Morton fumait.

—Voudriez-vous prendre encore quelques commissions pour moi monsieur Watson?

—Certainement.

—Bien. Sachez immédiatement où Tangye opère actuellement, et sur quelle étendue. Et ne perdez pas de vue que mon but n'est pas tant de gagner de l'argent que de lui en faire perdre, à lui. Vous comprenez bien?

—Plus ou moins bien, répondit Watson. C'est-à-dire que je comprends assez pour suivre vos instructions, mais sans deviner les motifs qui vous font agir.

—Tout est donc pour le mieux. Mon rapport le plus tôt possible, n'est-ce pas?

—Je vais m'y mettre sans perdre une heure. Toutefois, monsieur, j'ai entendu dire que Tangye allait prendre un congé—il va passer un mois en Egypte.

—Mais il peut laisser des instructions?

—S'il en laisse, ce sera à Mathieu Bartle, son secrétaire intime.

—Bartle!... disait Morton pensif... Mathieu Bartle!

Et il sortit en annonçant une prochaine visite.

Watson, demeuré seul, s'allongea dans une chaise longue, alluma la pipe qu'il avait laissée s'éteindre pour recevoir son visiteur, et se mit à songer.

Une bataille de géants! se disait-il. Et de quel côté sera la victoire? Tout cas, et quel que soit celui qui écrase l'autre, il ne restera que des bank-notes aux mains. L'important!

Pendant ce temps Morton s'informait des paquets en partance pour les semaines suivantes.

Mandehuria, le Bombay, réemployé.

—Je crois, dit le vieillard, que M. Robert Tangye, s'est fait inscrire pour une prochaine traversée. Pourriez-vous me retenir une cabine sur le même courrier?

—En effet, M. Tangye s'embarque après-demain, monsieur. Une cabine reste vacante à votre disposition.

Morton prit un billet et remonta dans son cab et se fit conduire à Quetta Street.

XXXVI

## LA CHANSON DU PIRATE ROUGE.

La Mandehuria filait sur la Manche. La mer était merveilleusement calme, et personne n'avait eu rien à redouter encore du tangage un du roulis.

Robert Tangye, aidé de son domestique, s'habillait dans sa cabine.

—Judd, dit-il, allez me chercher la liste des passagers.

Le valet de chambre sortit et se mit en quête du document demandé. Le domestique revint.

—Oui, monsieur. La voici.

Il la prit, et y jeta un coup d'œil rapide. Tout à coup, il pâlit affreusement et sentit son cœur s'arrêter dans sa poitrine. Parmi les noms inscrits sur la longue feuille blanche, il venait d'apercevoir celui de Morton?

Le roi du platine devint tout à coup silencieux et donna des signes nombreux d'impatience pendant tout le temps que dura encore sa toilette. Judd s'annonçait de ce changement soudain. Il eut sujet de s'étonner davantage quelques instants après, tandis que son maître, une brosse à dos d'argent dans chaque main, coiffait ses beaux cheveux gris.

Une voix de basse, profonde et puissante, s'était élevée dans la cabine voisine, et chantait:

Et là, le pirate rouge  
Allait, avant même le lever du soleil,  
Pour concevoir le mal et le faire,  
Il n'était pas lent.  
Le pirate rouge,  
Il partait avant même le lever du soleil.

Une des broches tomba de la main de Robert Tangye sur le tapis.

La voix continuait:

Mais le seau qu'on descend trop souvent  
Se casse,  
Et le verrou trop souvent tiré  
Manque la gâche.

On a trouvé mort le pirate rouge un matin  
Un beau matin.

Judd ramassa la brosse tombée. Le millionnaire la prit d'une main tremblante.

—Sa chanson, balbutia-t-il... Puis il eut honte de sa terreur devant le domestique surpris.

—Allez voir qui habite à côté, dit-il rudement. Et si ce bruit doit continuer, il faudra qu'on me change de chambre.

Judd sortit en hâte, et revint au bout de quelques instants.

—Et bien? lui demanda son maître, qui se mordait les lèvres pour empêcher de trembler.

—La personne qui habite à côté est M. Edward Morton.

Tangye tomba, plutôt qu'il ne s'assit, sur un siège.

—Je me demande, dit-il d'un ton qui voulait être indifférent, qui peut être ce M. Morton. J'en connais au moins un dans la Cité, ou tout au moins j'en avais entendu parler. Serait-ce le même? Voyez donc cela, Judd.

Le valet de chambre sortit de nouveau.

Robert Tangye se plaça près de la porte et attendit pour la ouvrir d'entendre venir Judd. Alors il reprit un air calme, autant du moins que cela lui était possible, et parut s'occuper de sa toilette.

—Le monsieur Morton qui est à bord, monsieur, est un homme petit de taille, avec des cheveux blancs très épais. Il est entièrement rasé, et ses yeux sont, paraît-il, d'un bleu extraordinaire... Il est...

—Merci, Judd, merci. Je croyais avoir déjà rencontré ce monsieur Morton. Merci. Tenez, prenez ce fiasco et faites-le remplir.

Le domestique sortit.

Son maître endossa un pardessus de couleur sombre, hésita quelques instants, puis sortit à son tour pour se rendre sur le pont.

Et comme il venait de s'engager dans le couloir, la porte voisine de la sienne s'ouvrit et la tête blanche de Morton parut. Tangye, instinctivement, hâta le pas.

Bientôt, le petit vieillard pâle, portant son vêtement accoutumé et son chapeau de panama, montait sur le pont à son tour.

Deux heures après, les deux ennemis respiraient encore la brume salée.

A un moment donné, le pont se fit presque désert. Alors, l'ancien prospecteur Calvert-Morton, l'homme aux cheveux blancs et aux yeux bleus, se leva et se dirigea lentement vers Robert Tangye, il avait maintenant un air d'impitoyable cruauté répandu sur son face, et ses lèvres sifflaient machinalement l'air du Pirate rouge.

Tangye se retourna et le regarda en face.

Morton frappa les planches du pont d'un de ses petits pieds.

—Vous savez qui je suis? dit-il. Tangye ouvrit ses lèvres séchées.

—Je ne sais rien, répondit-il. Laissez-moi.

—Laissez-moi? répéta Tangye. Ne me tourmentez pas. Je suis désespéré.

—Désespéré ou non, il faut que je vous dise une fois pour toutes et ma haine!

—Ah! prenez garde! gronda le roi du platine. Votre vie est en ce moment même dans ma main. J'ai une arme sur moi; le canon en est tourné vers votre poitrine, et j'ai le doigt sur la gâchette. Prenez garde!

Morton ne sourcilla pas. Il saisit dans ses doigts de fer le poignet libre de Tangye et appuya le bout allumé de son cigare sur la main, qu'il brûla profondément.

—Tirez, dit-il et soyez pendu!

Le roi du platine avait tiré le revolver de sa poche.

—Démon! s'écria-t-il, je l'échapperais!

Et il se serait sur-le-champ fait sauter la cervelle, si le petit vieillard ne lui eût rudement relevé le bras. Le coup partit et la balle alla frapper la grosse cheminée du bâtiment, qui résonna longuement.

Mais avant que Morton eût pu s'y opposer cette fois, le millionnaire avait jeté son arme et avait escadé le bordage. Son ennemi jeta un cri: "Un homme à la mer!" et plongea derrière lui.

La manœuvre habituelle fut exécutée. La Mandehuria stoppa en quelques centaines de mètres, reprit sa route en arrière et descendit les hauteurs.

Une heure plus tard, elle repartit, les embarcations rentrées à bord n'ayant rien trouvé.

Il y avait deux morts à annoncer à Marseille.

XXXVII

## ENCORE M. BARTLE.

L'honorable M. Bartle ne se mettait pas souvent en colère, mais quand cela lui arrivait, il agissait avec la fermeté d'un tigre. D'ailleurs, il ne perdait rien de sa prudence ordinaire; il devenait seulement plus furtif, plus cauteleux, plus déterminé à employer tous les moyens pour arriver à ses fins.

La découverte qu'il avait faite dans le cabinet de Robert Tangye, la honte qu'il ressentait d'avoir pris une jeune fille pour une autre et de s'être fait jouer comme un enfant, empiétait son cœur de fiel.

Il rôda souvent dans Quetta Street, et ne tarda pas à connaître le véritable objet de l'affection de Guy Chesters, où, pour parler plus correctement, de Mark Tangye.

Bartle était un individu peu scrupuleux, mais ce n'était pas un imbécile; il découvrit très vite la différence qui pouvait exister entre

Monica et Marion, et dressa ses batteries en conséquence.

Le secrétaire particulier du millionnaire, simplement mais confortablement vêtu, pas déguisé le moins du monde, en fut frappé à la porte des Fernyhough.

La jeune fille vint lui ouvrir.

—Miss Monica Fernyhough?

—Oui, monsieur, répondit-elle en tenant la porte à demi-fermée.

—Je m'appelle Bartle, mademoiselle. Je suis chargé pour vous d'un message important et confidentiel. Voulez-vous m'accorder quelques instants d'entretien?

Monica devint très pâle.

—Ce message concerne-t-il M. Chesters? demanda-t-elle en tremblant.

—M. Chesters va très bien, mademoiselle, ajouta-t-il tout haut, très bien, si c'est ce que vous désirez savoir. Et cependant, comme vous l'avez fort bien pressenti, c'est à son sujet que je suis venu vous trouver.

Monica ouvrit alors définitivement la porte, et, intriguée, anxieuse, même elle pria son visiteur d'entrer dans la petite salle de rendez-vous.

Puis il aborda:

—J'ose espérer, mademoiselle, que vous ne m'pardonnerez pas le caractère pénible de la communication que j'ai à vous faire. Je n'agis ici qu'en qualité d'ambassadeur, et ne fais que répéter par ordre ce que j'ai entendu.

Monica s'agitait, nerveuse.

—Oh! je vous en prie, monsieur, soyez bref.

—Je serai bref, mademoiselle, puisque vous le désirez. Je viens ici au nom de M. Chesters père. M. Chesters père est un homme très riche, et qui occupe une haute position sociale. M. Guy est—il serait plus exact—son fils préféré. Il désire que ce fils arrive très tôt, non pas dans la carrière artistique, mais dans la carrière politique, pour laquelle il est très doué. M. Guy est un jeune homme très supérieur en effet, et son père considère le goût qu'il a pris de la peinture comme un simple caprice, destiné à passer comme il est venu.

—Je vous en supplie, monsieur, interrompit Monica qui chancelait sur son siège, ne me faites pas souffrir davantage. Venez au fait.

—M. Chesters, poursuivit Bartle très calme et s'écouant parler, aurait désiré que son fils conclut un mariage propre à... comment dirais-je... à sceller les projets qu'il avait conçus. Il ne s'opposait pas, d'ailleurs, il faut lui rendre cette justice, à ce que ce mariage fût en même temps un mariage d'inclination. Puis-je espérer que vous me suivrez, miss Fernyhough?

Monica répondit d'un simple signe de tête.

—Je vous sais trop perspicace, mademoiselle, continua Bartle, cruel et calme, pour ne pas avoir deviné de mon de la personne qui m'empêche d'être pas Chesters. Tout ce que je vous ai dit en dehors de ce nom, est l'expression de la stricte vérité. Dès il ressortira, si vous le voulez bien, que M. Guy—qui n'est pas non plus M. Guy—vous a trompé.

La jeune fille leva les yeux et, d'une voix suffisamment ferme:

—Il ne m'a pas trompée, dit-elle, et je sais son véritable nom, si mon père et ma mère ne le savent pas.

Bartle sentait le terrain lui manquer.

—Alors?... Alors je ne vous aurais rien appris?

—Malheureusement, si, dit-elle. Je ne savais pas que M. Guy eût eu des discussions avec son père à cause de moi. Je croyais qu'ils étaient en froid avant même que nous ne nous connussions. Je le savais du moins pauvre.

—Mon Dieu! proféra hypercritiquement Bartle. Et maintenant, mademoiselle, que vous êtes dûment informée, puis-je me permettre de vous demander ce que vous comptez faire?

—Je ne sais pas, monsieur, dit-elle péniblement... je ne sais pas... Il faut que je réfléchisse.

—Je ne voudrais pas, mademoiselle, paraître peser sur votre décision; mais quelle qu'elle soit, permettez à un homme expérimenté, de vous conseiller de bien envisager l'avenir avant de la prendre.

—M. Guy vous aime et, actuellement, toutes les résolutions auxquelles vous vous arrêterez lui paraîtront bonnes; mais il peut lui arriver plus tard de regretter la fortune perdue, de regretter la situation perdue. Il ne pourra pas complètement dissimuler ces regrets et c'est vous qui en souffrirez. Réfléchissez bien, mademoiselle.

—Je réfléchirai, répéta tristement la jeune fille.

—Et j'ajouta, continua Bartle prudemment, qu'au cas où vous modifieriez vos projets, le père de M. Guy vous aurait une profonde reconnaissance.

—Puis-je espérer, mademoiselle, que vous me ferez connaître votre décision?

—Peut-être, monsieur... Oui... je tâcherai, répondit Monica, qui lutta pour retenir ses larmes.

Bartle écrivit une adresse sur une feuille de son carnet et la lui donna. La jeune fille la mit machinalement à sa ceinture.

—Au revoir, mademoiselle, au

# Bottin des Sociétés Françaises

Local des réunions au coin des rues Dryades et Poydras.

La Société de 14 Juillet, incorporée le 25 avril 1890. (Ecole gratuite pour garçons.) Local de la société, au coin des rues Esplanade et Bourbon. Officiers: Président, F. Bildsfein; Premier Vice-Président, Charles D. Fouchier; Deuxième Vice-Président, H. Dabiez; Secrétaire, Adrien Daste; Trésorier, L. F. Martin. Séances le second vendredi de chaque mois, au local de la société.

Les Enfants de la France, fondée en septembre, 1891. Local social, 740 Avenue de l'Esplanade. Officiers: Président, J. A. Buisson; Premier Vice-Président, J. Labourdelle; Deuxième Vice-Président, L. Fournier; Trésorier, J. Darrivière; Secrétaire aux minutes, A. Dasle; Secrétaire aux finances, H. J. Malhe. Séances le deuxième mardi de chaque mois, au local de la société.

L'Alliance Franco-Louisianaise, fondée le 16 octobre, 1908. Officiers: Président, J. M. Vergnolle; Vice-Président, Emile Ecuier; Secrétaire, André Lafargue, 407 Rue Carondelet. Local des réunions à l'Union Française, 928 Rue de Remparts, le deuxième samedi de chaque mois à 4 heures p. m.

Le Secours à la France, fondée en août 1916. Local social, 740 avenue de l'Esplanade. Officiers: Président, J. A. Buisson; Premier Vice-Président, L. A. Maurin; Deuxième Vice-Président, J. Darrivière; Trésorier, Mlle Amélie Pujol; Secrétaire, Mlle M. Desparis. Réunions générales le dernier vendredi de chaque mois, au local de la société.

Société de Secours Mutuels la France, fondée le 10 avril, 1891. Officiers: M. le Consul de France, Président d'Honneur; Président, H. J. Preau; Vice-Président, F. Laudumy; Secrétaire, J. Serio; Trésorier, A. Gaillard; Local social, chez F. Laudumy & Cie, 1112 Rue des Remparts. Séances le troisième mercredi de chaque mois, au local de la société.

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans, organisée le 14 mars 1813. Local de la société, 1820 Ste-Anne. Officiers: Président, J. M. Vergnolle; Vice-Président, François Bildsfein; Secrétaire, A. J. Bonhomme; Trésorier, William Gomez. Séances le 1er et 3ème jeudi de chaque mois, au local de la société.

L'Union Française, fondée le 12 octobre, 1872. Local de la société, 928 Rue des Remparts. (Ecole gratuite pour filles.) Officiers: Président, Emile J. Ecuier; Vice-Président, F. Sumery; Secrétaire, René F. Clère. Séances le 1er mercredi de chaque mois, au local de la société.

Société des Bouchers, organisée en 1866, incorporée le 17 octobre 1867. Officiers: Président, Sylvain Dumestre; Vice-Président, Maurice Cazabonne; Secrétaire, Paul Vanderhorre. Séances le 1er jeudi de chaque mois, chez Laudumy & Cie, 1112 Rue des Remparts.

Société d'Assistance et de Bienfaisance Mutuelle de St. Maurice, organisée le 29 janvier 1874. (Fête anniversaire le 22 septembre.) Officiers: Président, Emile J. Naudon; Premier Vice-Président, Matéas Roter; Deuxième Vice-Président, J. P. Bouvier; Secrétaire, Nemours H. Nunez, Jr. Réunions générales le dernier jeudi de chaque mois. Salle de réunions au coin des rues Chartres et Charbonnet.

L'Assommoir Louisianais, organisée le 12 janvier 1876. Officiers: Président, Bussière Rouen; Premier Vice-Président, Edgar Grima; Deuxième Vice-Président, Charles F. Claiborne; Secrétaire, Lionel C. Durst; Assistant-Secrétaire, André Lafargue. Jours de réunions fixes par le comité; local des réunions aux bureaux du Président, Banque Hibernia.

La Société Protectrice des Laitiers, organisée en 1870. Incorporée en 1884. Officiers: Président, John Bordes; Vice-Président, N. Charrouleau; Secrétaire, F. E. Fagot; Trésorier, P. Cazalot. Séances le premier lundi de chaque mois, au local de la société.

POUR UN  
**Sommeil Paisible**  
et se débarrasser des chagrins et maux de tête, touchez-vous du

**Goodnight**

Son odeur est rafraîchissante et confortante. Son effet est immédiat. Quelques gouttes sur les mains et le visage sont suffisantes. Ne tache pas les toilettes les plus fines. Garantie pour coupures, morsures d'insectes, etc. Une bouteille de 20c durera plus d'un mois. Garantie. Aussi recommandée comme préventif contre les maux de tête, touchez-vous du. Demandez à votre pharmacien ou écrivez à

**The Yel-Pine Co.,**  
Montgomery Ala.



## PRESQU'AVEUGLE PAR DES ETOURDISSEMENTS

CETTE DAME DE LA VIRGINIE DIT QUE SES SOUFFRANCES CONTINUËLLES DE MAUX DE REINS FURENT RADICALEMENT GUERIES PAR LE CARDUI.

Norton, Va.—Mme E. S. Clouse, d'ici, écrit: "En 1901 il me semblait que ma santé devenait mauvaise. J'étais mariée depuis un an... Je fis venir le docteur... qui me traita... me donna des médicaments qui ne me firent aucun bien. J'ai souffert l'agonie pour à peu près quatre mois, et sentis qu'il me fallait du soulagement, parce que j'étais si malade qu'il m'était impossible de quitter le lit. Je pouvais à peine marcher. Chaque pas était une souffrance. J'étais presque aveugle par des étourdissements continus. J'avais de douloureuses douleurs... Je lus au sujet de Cardui dans le "Birthday Almanac", et des amis me poussèrent à en prendre. Je pris une bouteille, et le jour même j'en ressentis l'effet. Après avoir pris 2 ou 3 bouteilles, je me sentis tellement mieux que je pus reprendre mon travail. J'allais de mieux en mieux, et après avoir pris 3 ou 4 bouteilles j'étais entièrement et radicalement guérie.

Depuis sept ans je jouis d'une parfaite santé et mon travail est un plaisir.

Essayez Cardui, les Tonique des femmes. Il est sûr; on peut s'y fier. Tous les droguistes.

**Hold-Tight**  
2 FOR 25c  
WHITE OR GRAY 25c EACH  
CAP OR FRINGE SHAPE

**HAIR NETS** ADOLPH KLAR  
225 N. 3rd St. NEW YORK

"Hold-Tight" hair nets enjoy an enviable national reputation and the friendship of millions of women. "Hold-Tight" hair nets are made of the finest, real human hair. All shades. EVERY "HOLD-TIGHT" HAIR NET GUARANTEED OR MONEY REFUNDED. QUICH AT YOUR FAVORITE STORE. IF THEY CANNOT SUPPLY YOU, WRITE US. STATE COLOR AND SHAPE.

"BLUE BONNETS" The Aristocrat of New Fabrics.  
The exquisite quality of this new cloth is only equaled by its practical utility. Transcendently beautiful, yet firm, full bodied and wonderfully durable. Wears without wrinkling, repels dust, launders beautifully. Absolutely dye fast. Emits only a mild, fresh, clean perfume in or out of doors. Also for draperies and furniture coverings. In a broad range of patterns and colorings.  
If your dealer doesn't carry "Blue Bonnets" send us this ad with name of dealer and we will send him samples and notify him of your request.  
LESLER WHITMAN & CO. Inc., 681 Broadway, N. Y.




# WRIGLEY'S

All three brands sealed in air-tight packages. Easy to find—it is on sale everywhere.

Look for, ask for, be sure to get **WRIGLEY'S** The Greatest Name in Goody-Land





**The Flavor Lasts**



## The Picked Army of the Telephone

The whole telephone-using public is interested in the army of telephone employees—what kind of people are they, how are they selected and trained, how are they housed and equipped, and are they well paid and loyal.

Workrooms are healthful and attractive, every possible mechanical device being provided to promote efficiency, speed and comfort.

Good wages, an opportunity for advancement and prompt recognition of merit are the rule throughout the Bell System.

Ten billion messages a year are handled by the organization of the Bell System, and the task is entrusted to an army of 200,000 loyal men and women.

No one of these messages can be put through by an individual employee. In every case there must be the complete telephone machine or system in working order, with every manager, engineer, clerk, operator, lineman and installer co-operating with one another and with the public.

The Bell System has attracted the brightest, most capable people for each branch of work. The training is thorough and the worker must be specially fitted for his position.

These are some of the reasons why Bell telephone service is the best in the world.

**AMERICAN TELEPHONE AND TELEGRAPH COMPANY AND ASSOCIATED COMPANIES**

One Policy One System Universal Service

